



ANALYSE

2016/20

De la difficulté d'être une vétérinaire rurale

De la difficulté d'être une vétérinaire rurale

Le métier se féminise, des filles remplissent aux trois quarts les auditoires de la Faculté de médecine vétérinaire de Liège. Dans le même temps, une autre tendance se profile, qui inquiète : la pénurie de vétérinaires ruraux (qui fait l'objet d'une autre analyse)ⁱ. Dans ce contexte, quid du cliché qui veut que les éleveurs « rejetteraient » les femmes vétérinaires parce qu'elles ne seraient pas aussi compétentes ou fortes physiquement que leurs confrères masculins ? Et quelles sont les pistes d'avenir pour les vétérinaires rurales ?

C'était au stand que l'ACRF-Femmes en milieu rural tenait au festival LaSemo, à Enghien, début juillet. Une étudiante en médecine vétérinaire nous parle de quelques enjeux de son futur métier, en particulier, si elle s'installe à la campagne. Elle aimerait travailler avec de « gros animaux » (vaches, chevaux), mais elle hésite encore par ce que, comme elle l'a constaté lors de stages, « les éleveurs sont très réticents quand il s'agit de faire appel à une vétérinaire femme et ce n'est pas facile de faire sa place ». Et pourquoi donc ? Encore tous baignés de machisme qu'ils seraient, croiraient-ils les femmes moins compétentes ? « Peut-être un peu, dit-elle. Mais c'est surtout parce qu'ils pensent qu'une femme n'a pas la force physique d'être vétérinaire, pour les vêlages, etc. » Des préjugés malheureusement encore très répandus et pas que dans le métier de vétérinaire. Même si c'est en train de changer, nous sommes malheureusement habitué-e-s à voir des femmes peiner à se faire respecter professionnellement dans des secteurs d'activité traditionnellement dévolus aux hommes.ⁱⁱ

En plus d'être injuste et -sauf exception- injustifiée, cette « réticence » à l'égard des femmes dans certaines professions, s'avère la plupart du temps contre-productive. C'est particulièrement flagrant dans le cas de la médecine vétérinaire puisque de plus en plus de vétérinaires diplômé-e-s sont des femmes et que, dans le même temps, on craint pour l'avenir (on l'observe déjà dans certaines régions) une pénurie de « véto » à la campagneⁱⁱⁱ.

Féminisation de la profession, les chiffres.

En 2011, 54 % des vétérinaires belges étaient des hommes pour 46 % de femmes^{iv}. Ce ratio quasi-paritaire s'observe à l'échelle européenne aujourd'hui. Cependant, « les générations de moins de 40 ans sont significativement déséquilibrées en faveur des femmes et devraient donc faire pencher la balance à moyen terme », estime la Fédération des vétérinaires européens.^v En Belgique, le mouvement de féminisation s'observe depuis « deux ou trois décennies »^{vi}, estime Christian Hanzen, professeur à la Faculté de médecine vétérinaire de l'ULg. « En moyenne dans dix facultés de médecine vétérinaire européennes, on compte 76 % d'étudiantes pour 24 % d'étudiants. À Liège, elles sont 75 %. À Skopje 43 % et à Helsinki, 94 % de filles. À Gand, elles sont 80 %, à Bern 77 %. »^{vii} L'avenir de la médecine vétérinaire se conjuguera donc en majorité au féminin.

Des agriculteurs réticents : mythe ou réalité ?

« C'est vrai que c'est ce que pensent souvent les éleveurs : il faut un homme fort, etc., témoigne Hélène Casalta^{viii}, qui a travaillé comme vétérinaire rurale. Deux ans dans la filière « viande », où l'une des missions importantes du vétérinaire est de pratiquer des césariennes, indispensable pour les Blancs Bleus Belges (BBB) et nécessitant systématiquement l'intervention d'un vétérinaire.

Et quatre ans avec des vaches allaitantes plus rustiques sur le plateau de l'Aubrac, pour lesquelles la majorité des urgences concerne des vêlages qui ne se passent pas bien mais avec une fréquence beaucoup plus basse des césariennes (10 à 15%). *« Des éleveurs qui préfèrent appeler un vétérinaire homme, cela s'observe. La profession des vétérinaires se féminise beaucoup, mais les patrons (des associations de vétérinaires –NDLR), restent généralement des hommes. La génération qui a plus de 50-60 ans est encore dans cette confiance dans l'« ancien vétérinaire ». Donc ils appellent « le patron » parce que c'est un ancien, mais comme en plus c'est souvent un homme, « ça ira mieux ». Je pense que cette réticence envers les femmes va disparaître avec la nouvelle génération. La plupart des éleveurs sont très ouverts et de toute façon, ils se rendent bien compte que ça va être la tendance à l'avenir. »*

Christian Hanzen, pour sa part, estime que *« ce sont des bruits qui courent de dire que les éleveurs ne veulent pas de femmes vétérinaires »*. *« Les éleveurs ont évolué, ils se sont professionnalisés, ils ont suivi beaucoup plus de formations. Les mentalités changent, dit-il. Qui s'occupait jadis de l'entretien des animaux ? Les femmes ! Dans beaucoup de fermes, ce sont les femmes qui s'occupent des veaux, qui participent à la traite. À l'occasion, elles donnent un coup de main pour tirer le veau (hors de la matrice de la vache – NDLR). Mais on a véhiculé une autre image. Donc, en fait, on assiste plutôt à un retour aux sources, de femmes qui veulent soulager la souffrance animale. Une fille qui me dit, je ne fais pas la (médecine vétérinaire) rurale parce que j'ai peur de la réaction des éleveurs, je lui dirais : tu es à côté de la plaque, ça n'a pas de sens. Je ne sais pas pourquoi on continue plus ou moins directement à véhiculer cette idée-là ! C'est une image très liée à la Belgique et notamment au BBB. La césarienne a nourri son homme, mais tué la profession ! Vous allez aux États-Unis, en Angleterre, les filles sont vétérinaires rurales sans problème. Et le travail n'y est pas moins physique...»*

Des femmes moins « fortes », vraiment ?

Un cliché qui serait de plus infondé aux yeux du professeur. *« Certains des gestes techniques que doit poser un vétérinaire rural requièrent une certaine force physique, c'est vrai. Mais je peux vous dire que des femmes en sont parfaitement capables ! Pour moi, il n'y a pas de différence. Ce n'est pas une question de force, mais de compétences, c'est tout ! »* D'ailleurs, on aurait tort de penser que la force physique ne serait nécessaire que pour les animaux de rente. *« Prenez une vétérinaire en « petits animaux » : quand il faut mettre un Terre-Neuve de 60 Kg sur une table, il ne faut pas de force ? Il y a des tas de chiens qui pèsent plus lourds qu'un veau ! »*

Hélène Casalta abonde dans ce sens. *« Aujourd'hui, la plupart des actes se posent sans « force ». Face à une vache, vous ne serez jamais plus fort-e qu'elle ! Au final, pour la plupart des actes, il y a moyen de trouver des alternatives à la force. Sur les vêlages, on a une vèleuse qui tire pour nous. De toute façon, il ne faut jamais forcer. Faire des parages (couper et entretenir les onglons - NDLR), c'est plus physique, mais on a du matériel adapté, des disqueuses, qui font qu'une femme peut aussi bien faire le boulot qu'un homme. C'est vrai qu'il y a beaucoup de choses qui sont assez « fatigantes », mais j'ai connu beaucoup de femmes qui étaient très résistantes. La fille qui m'a remplacée, elle est toute petite, elle pèse cinquante kilos et elle fait 700 césariennes par an sans problème ! On entend encore souvent : c'est un métier fatiguant pour une femme. Mais ça ne se vérifie pas et j'espère qu'on va arrêter de croire à ces clichés parce que c'est une question d'adaptation, de matériel, de trouver d'autres moyens que d'utiliser sa force. Je pense que la présence de femmes est quand même relativement bien acceptée et que les éleveurs ne font plus trop de différence. »*

Des solutions pour les femmes. Les femmes comme solutions ?

La mise en association

Une des pistes évoquée dans une autre analyse^{ix} pour sortir de la pénurie de vétérinaires ruraux est de favoriser leur mise en association. Une solution largement plébiscitée (9 vétérinaires ruraux sur 10 en moyenne trouvent la piste intéressante)^x et qui l'est encore plus (96,6 %) par ceux qui l'ont déjà expérimentée. Elle présente plusieurs avantages : partage de la charge financière (achat de matériel, loyer, etc.) et de la charge de travail (déplacements, gardes). Pour les femmes, qui sont plus nombreuses à travailler à temps partiel^{xi}, c'est également une formule qui permet de mieux gérer ses horaires. *« Pour*

n'importe qui, c'est plus intéressant de bosser à plusieurs, mais encore plus pour une femme parce qu'elle peut se reposer un peu sur ses associés pour avoir des enfants (grossesse, etc.) », confirme Hélène Casalta. Autre bénéficiaire secondaire de l'association de vétérinaires ruraux, elle pourrait limiter le risque de discrimination liée au sexe. « Dans le cas d'une association, c'est la personne de garde – que ce soit un homme ou une femme- qui se déplace si on l'appelle. Comme il y a de plus en plus d'associations de vétérinaires, la clientèle y est habituée », dit le Pr Hanzen. La mise en association contribuerait donc, par la bande, à faire changer les mentalités.

La médecine de troupeau

Une autre mutation de la profession pourrait également bénéficier aux vétérinaires rurales pour contourner les dernières « réticences » des éleveurs qui estimerait qu'elles n'ont pas la force nécessaire pour le métier : l'approche globale plutôt qu'individuelle du bétail.

« L'image d'Épinal du vétérinaire rural, c'est un type qui pèse 100 Kg, baraqué comme Rambo, qui se lève même la nuit de Noël pour faire des vêlages, résume Christian Hanzen. Mais ce n'est qu'une part de la réalité. Et c'est d'autant moins la réalité que nous prônons de plus en plus une approche de troupeau. » Celle-ci est axée sur la bonne conduite d'un élevage, sur la prévention à poser un diagnostic global, par l'analyse de données et l'interprétation, plutôt qu'une approche uniquement individuelle de l'animal. « Et là, il faut moins des muscles qu'un cerveau ! Même si je n'ai pas dit qu'il ne fallait pas de cerveau pour l'approche individuelle, ni que les filles n'ont pas de muscles, sourit-il, prudent. En cours, je dis aux étudiants, garçons et filles : le monde agricole a besoin aussi de conseils dans des domaines comme le suivi de troupeau, le suivi de soins mammaires, les suivis de boiteries, l'alimentation... Donc il y a un potentiel énorme pour les filles qui voudraient travailler en rural, pour autant qu'elles veuillent bien s'adapter à cette évolution-là. Cela peut se faire sur rendez-vous. Ce qui peut être un argument intéressant pour les femmes vétérinaires (notamment pendant la période où elles sont enceintes) qui sont beaucoup plus nombreuses à travailler à temps partiels que les hommes. »

Cette approche de troupeau se développe mais rencontre un écueil important : la rémunération de ces conseils par les éleveurs, d'autant plus dans le contexte de paupérisation (crise du lait, baisse de la consommation de viande)^{xii}. Il faut aussi former et informer les éleveurs pour qu'ils comprennent que les vétérinaires ne servent pas qu'à faire des césariennes et à injecter des antibiotiques. « C'est en train de changer, mais lentement, observe Christian Hanzen. Vu les temps économiques difficiles qu'ils traversent cela aurait pourtant tout son sens : il y a encore trop de mauvaises pratiques en élevage qui font que les retours, les rendements ne sont pas au rendez-vous. »

Conclusion

Le visage de la profession de vétérinaire rural est en train de changer. Plutôt que de voir la féminisation massive de la profession comme une difficulté, éleveurs et vétérinaires auraient tout intérêt à y déceler des opportunités nouvelles. Un moyen de pallier la pénurie en milieu rural, de réorganiser le travail (par la mise en association notamment) et d'alléger les horaires décrits comme « insupportables » par de nombreux vétérinaires ruraux^{xiii}. Enfin, c'est peut-être l'occasion – à condition de trouver une façon de rémunérer correctement ce genre de prestations - de proposer une autre approche de la médecine vétérinaire, davantage préventive et plus seulement curative, plus globale qu'individuelle. Une approche qui serait bénéfique pour les animaux, qui pourrait aider les éleveurs à sortir la tête de l'eau dans le contexte difficile que l'on sait et qui, en bout de chaîne, serait également positive pour le consommateur puisqu'une meilleure prévention, c'est aussi moins de traitements chimiques et de résidus dans l'alimentation

Maïder Dechamps, journaliste
Rédactrice en chef de Plein Soleil



Avec le soutien de



Cette analyse est disponible au format PDF sur notre site Internet www.acrf.be

L'ACRF-Femmes en milieu rural souhaite que les informations qu'elle publie soient diffusées et reproduites. Toutefois, n'oubliez pas, dans ce cas, de mentionner la source et de nous transmettre copie de la publication.

Merci !

ⁱ Voir notre analyse « Et si les femmes nous sauvaient de la pénurie de vétérinaires en milieu rural ? » Maïder Dechamps, sur www.acrf.be

ⁱⁱ À ce sujet, voir notamment www.ecolo.be/IMG/pdf/20130228_conf_p_les-metiers-ont-ils-un-sexe_sl-im.pdf (page consultée le 1/9/2016).

ⁱⁱⁱ Voir notre analyse « Et si les femmes nous sauvaient de la pénurie de vétérinaires en milieu rural ? » Maïder Dechamps, sur www.acrf.be

^{iv} www.unplib.be/content/download/23447/.../file/UNPLIB-Statistiques-%202011.pdf (page consultée le 1/9/2016).

^v www.vetitude.fr/veterinaires-europeens-les-femmes-gagnent-28-de-moins-que-leurs-confreres/ (page consultée le 1/9/2016).

^{vi} Toutes les citations du Pr Hanzen reprises dans la présente analyse sont issues d'un entretien avec l'auteure à la date du 23/8/2016.

^{vii} Ibid.

^{viii} Toutes les citations du Dr Casalta reprises dans la présente analyse sont issues d'un entretien avec l'auteure à la date du 23/8/2016.

^{ix} Ibid

^x <http://docplayer.fr/19370838-Etat-des-lieux-et-perspectives-pour-la-profession-de-veterinaire-rural-dgarne-service-public-de-wallonie-rapport-final-avril-2010.html> (page consultée le 2/9/2016).

^{xi} Selon la Fédération vétérinaire européenne, en 2015, 26 % des vétérinaires de sexe féminin travaillent à temps partiel contre 12 % des vétérinaires de sexe masculin.

^{xii} En Belgique, la consommation de viande a baissé de 22 % pour le bœuf, de 16 % pour le poulet et de 6 % pour le porc entre 2005 et 2013. www.rtl.be/info/belgique/economie/pourquoi-boude-t-on-le-blanc-bleu-belge-si-ca-continue-nous-finirons-par-manquer-de-viande-et-devoir-tout-importer--728270.aspx (page consultée le 2/9/2016).

^{xiii} Voir notre analyse « Et si les femmes nous sauvaient de la pénurie de vétérinaires en milieu rural ? » Maïder Dechamps, sur www.acrf.be